



Entraînement

Tle

au **BAC**

Spécialité

**Humanités
Littérature
Philosophie**

Tout pour réussir

Les sujets types

Les corrigés détaillés

Les conseils du professeur



Extrait 1

Jules Vallès, *L'Enfant* (1879)

Le narrateur, Jacques Vingtras, fils d'un professeur qui dispense une éducation violente, puisqu'il le bat, raconte son séjour au collège, qui n'est guère plus épanouissant que la vie domestique.

On nous a donné l'autre jour comme sujet, Thémistocle¹ haranguant les Grecs. Je n'ai rien trouvé, rien, rien ! J'espère que voilà un beau sujet, hé ! a dit le professeur en se passant la langue sur les lèvres, une langue jaune, des lèvres crottées.

C'est un beau sujet certainement, et, bien sûr, dans les petits collèges, on n'en donne pas de comme ça ; il n'y a que dans les collèges royaux, et quand on a des élèves comme moi.

Qu'est-ce que je vais donc bien dire ?

« Mettez-vous à la place de Thémistocle ».

Ils me disent toujours qu'il faut se mettre à la place de celui-ci, de celui-là, avec le nez coupé comme Zopyre² ? avec le poignet rôti comme Scévola³ ?

C'est toujours des généraux, des rois, des reines !

Mais j'ai quatorze ans, je ne sais pas ce qu'il faut faire dire à Annibal, à Caracalla, ni à Torquatus, non plus ! Non, je ne le sais pas !

Je cherche aux adverbes et aux adjectifs du Gradus⁴, et je ne fais que copier ce que je trouve dans l'Alexandre. Mon père l'ignore, je n'ai pas osé l'avouer. [...]

Je souffre de me voir accablé d'éloges que je ne mérite pas, on me prend pour un fort, je ne suis qu'un simple filou. Je vole à droite, à gauche, je ramasse des rejets au coin des livres. Je suis même malhonnête quelquefois. J'ai besoin d'une épithète ; peu m'importe de sacrifier la vérité ! Je prends dans le dictionnaire le mot qui fait l'affaire, quand même il dirait le contraire de ce que je voulais dire. Je perds la notion du juste ! Il me faut mon spondée⁵ ou mon dactyle⁶, tant pis ! – la qualité n'est rien, c'est la quantité qui est tout.

Il faut toujours être près du Janicule⁷ avec eux. [...]

Vous peindrez la vie romaine comme ci, et comme ça... Je ne sais comment on vivait moi ! Je fais la vaisselle, je reçois des coups, j'ai des bretelles, je m'ennuie pas mal ; mais je ne connais pas d'autre consul que mon père, qui a une grosse cravate et des bottes ressemelées ; et en fait de vieille femme [...], la mère Gratteloux qui fait le ménage des gens du second.

Et l'on continue à dire que j'ai de la facilité.

C'est trop d'hypocrisie. Oh ! le remords m'étouffe !

1. Héros grec qui s'illustra par la victoire qu'il permit à sa Cité de remporter à Salamine contre les perses en 480 av. J.-C.
2. Gouverneur d'une province perse, ce satrape s'est rendu célèbre parce qu'il se serait coupé le nez et les oreilles afin de tendre un piège aux Babyloniens, facilitant ainsi la victoire de son roi Darius I^{er}. La véracité de cette épisode est sujette à caution.
3. Scaevola signifie « main gauche ». Mucius Scaevola est un héros romain qui sacrifia de lui-même sa main par le feu pour éviter d'avouer le complot qu'il tramait contre l'ennemi étrusque, Porsenna.
4. Dictionnaire d'expressions latines et grecques utilisé pour traduire des vers.
5. Il s'agit d'une mesure de rythme latine qui désigne deux syllabes longues dans un même mot.
6. Une syllabe longue suivie de deux brèves.
7. Janicule : huitième colline romaine.

Il y a M. Jaluzot, le professeur d'histoire, que tout le monde aime au collège. On dit qu'il est riche de chez lui, et qu'il a son franc-parler. C'est un bon garçon. Je me jette à ses pieds et je lui dis tout.

– M'sieu Jaluzot !

– Quoi donc, mon enfant ?

– M'sieu Jaluzot !

Je baigne ses mains de mes larmes.

– J'ai, m'sieu, que je suis un filou !

Il croit que j'ai volé une bourse et commence à rentrer sa chaîne de montre. Enfin j'avoue mes vols dans Alexandre, et tout ce que j'ai réavalé de rejets, je dis où je prends le derrière de mes vers latins.

– Relevez-vous, mon enfant. Avoir ramassé ces épilures et fait vos compositions avec ? Vous n'êtes au collège que pour cela, pour mâcher et remâcher ce qui a été mâché par les autres.

– Je ne me mets jamais à la place de Thémistocle !

C'est l'aveu qui me coûte le plus. M. Jaluzot me répond par un éclat de rire comme s'il se moquait de Thémistocle. On voit bien qu'il a de la fortune.

Pour la narration française, je réussis aussi par le retapage et le ressemelage, par le mensonge et le vol.

Je dis dans ces narrations qu'il n'y a rien comme la patrie et la liberté pour élever l'âme. Je ne sais pas ce que c'est que la liberté, moi, ni ce que c'est que la patrie.

J'ai été toujours fouetté, giflé, – voilà : pour la liberté ; – pour la patrie, je ne connais que notre appartement où je m'embête, et les champs où je me plais, mais où je ne vais pas. Je me moque de la Grèce et de l'Italie, du Tibre et de l'Eurotas.

► Question d'interprétation littéraire

|| *Pour quelle raison l'enseignement pourtant respectable des Humanités échoue-t-il dans ce passage ?*

► Essai philosophique

|| *S'instruire, est-ce renoncer à penser par soi-même ?*

Avant de commencer...

A. Identifier les difficultés de l'extrait

- Ce passage raconte l'expérience d'un enfant qui vit mal l'instruction qu'il reçoit à la fin du XIX^e siècle. Sa difficulté tient essentiellement à son contexte : de fait, l'enseignement d'alors consiste à maîtriser la lecture de textes latins et grecs, à acquérir une culture livresque et à se réapproprier des principes d'écriture. L'extrait remet donc en cause le bien-fondé de ce savoir. Pourtant, l'enseignement des Humanités tel qu'il se pratique aujourd'hui dans le cadre de l'enseignement de spécialité ne reprend-il pas certains de ces préceptes ? Ce passage révèle une contradiction qui interroge la manière même de dispenser un enseignement : sa lecture doit permettre d'apprécier les différences d'approche d'une matière ancienne, que le passé a dévoyée et que le présent réhabilite.

B. Identifier le contexte

- Pour bien lire ce passage, il faut avoir une idée de l'atmosphère des établissements ainsi que des programmes d'étude proposés aux collégiens à la fin du siècle. Tout d'abord, une discipline sévère est appliquée, le climat pouvant même être qualifié de « répressif ». Le contenu de l'enseignement repose sur les Humanités telles qu'on les pratiquait

alors ; peu de notions de science sont inculquées. Ainsi, l'élève apprend l'histoire, la littérature, la philosophie, la grammaire, la rhétorique, les mathématiques, le français, le latin et le grec. Jules Vallès y voit la mise en pratique d'un système « *qui préfère l'abstrait aux démonstrations pratiques*¹ ». En d'autres termes, une hiérarchie est établie de manière plus ou moins explicite : le savoir est placé sur un piédestal, tandis que le savoir-faire pragmatique est relégué au second plan, il fait l'objet d'une dépréciation. Enfin, l'élève est appelé à composer en imitant les Anciens, non en faisant preuve de créativité. Jules Vallès déplore en effet une véritable « religion de l'antiquité » : ses maîtres, qui se réfèrent sans cesse aux auteurs latins et grecs, lui paraissent figer la pensée et anesthésier la créativité de chaque individu.

C. Déjouer les difficultés des intitulés

Pour la question d'interprétation littéraire

Cette question vous invite à réfléchir sur le bien-fondé du retour de l'enseignement des Humanités aujourd'hui sous la forme d'une spécialité proposée au lycée, en première et en terminale, appelée Humanités, Littérature et Philosophie. Pourquoi a-t-on cessé de dispenser un enseignement de cette nature ? Le sujet se propose de vous faire réfléchir aux écueils auxquels aboutit toute application dogmatique d'un programme d'études, indépendamment de toute réflexion critique.

Pour l'essai philosophique

Il s'agit de réfléchir à la part de contraintes que comporte toute instruction. Comment prétendre former des individus libres dès lors que les exercices qui sont censés former l'esprit sont imposés ? L'énoncé propose donc un problème direct qui semble au premier abord insoluble. Toute la difficulté est de proposer une réflexion qui permette de trouver une véritable solution de façon à dépasser ce paradoxe.

... Ces problèmes soulevés, à vous de prendre la plume !

■ Question d'interprétation littéraire

Pour quelle raison l'enseignement pourtant respectable des Humanités échoue-t-il dans ce passage ?

L'enseignement des Humanités, fondé sur la transmission d'une culture grecque et latine, a longtemps été en faveur dans les programmes scolaires, notamment dans les premiers tiers du XIX^e, et reste encore prégnant au tournant du siècle. Il s'agissait d'une part de dispenser une culture rhétorique susceptible de favoriser la communication : de fait, l'élève pouvait s'imprégner de la construction d'un discours, mais aussi d'un style, d'un ton, voire de tournures de phrases, de manière à les reproduire dans ses productions personnelles. À cet enjeu communicationnel s'ajoutait un enjeu culturel : la connaissance de grands textes permettait au bachelier de partager un socle

1. Hi Sook Hwang, « Jules Vallès et l'enseignement ». *Études françaises*, 24(3) 41–56. <https://doi.org/10.7202/035760ar>

historique commun avec ses enseignants, mais aussi de ses parents, voire des citoyens de la nation toute entière, les textes étant porteurs de valeurs universelles. Que cet enseignement ait manqué sa mission ne va donc pas de soi. On s'interrogera donc sur les failles d'une telle instruction aux yeux du personnage de Jacques Vingtras, le héros de Jules Vallès dans *L'Enfant*.

Tout d'abord, le passage révèle les limites du principe d'imitation. L'élève conçoit en effet l'incorporation des tournures grecques et latines à ses productions comme une faute morale, un « vol », « une hypocrisie » insupportable, le lexique de la malhonnêteté illustrant sa réflexion. L'inspiration des textes antiques est vécue non pas comme une imprégnation émancipatrice mais comme une dérobade, un emprunt lâche, une facilité. Le vocabulaire employé peint la culpabilité de l'enfant. De fait, l'enseignement des Anciens vise à inculquer des modèles rhétoriques que Jacques doit reproduire. Mais pour l'élève, la tâche d'imprégnation se réduit dans les faits à puiser une « épithète » ou un « spondée » dans le *Gradus*, à instrumentaliser la langue. Les exercices de composition, pour être réussis, invitent à mettre en évidence un catalogue de figures de style nécessaires. Cette pratique correspond à un appauvrissement de la rhétorique qui renonce à « la vérité » comme l'exprime cette maxime générale, jolie formule qui utilise l'art du discours de manière ironique : « la qualité n'est rien, c'est la quantité qui est tout ». Le contraste et la proximité de sonorités entre « qualité » et « quantité » témoigne de la virtuosité de l'élève qui sait par ailleurs manipuler les sentences et les mots. C'est une manière de souligner que seuls comptent l'érudition et le style surfait plutôt que le naturel. En somme, les humanités pour le petit Jacques deviennent des recettes artificielles et non plus une connaissance culturelle qui ouvre l'esprit. Le dialogue avec le maître ne rassure en rien l'élève scrupuleux et consciencieux : le verbe « mâcher » dit combien le travail de digestion de la matière « culturelle » inculquée est laborieux. Enfin, l'emploi du suffixe « re » qu'on trouve dans « remâcher », « retapage » ou « ressemelage » souligne la monotonie de cette répétition.

D'ailleurs, ce dernier semble éprouver de la difficulté à faire des liens entre son environnement et les belles situations exposées dans les textes antiques. En effet, les injonctions de ses maîtres, qui le poussent à « se mettre à la place » du héros, ne vont pas de soi pour l'enfant. L'identification à des hommes venus d'une autre époque n'est guère aisée. Pour accentuer cet aspect, le narrateur aborde l'héroïsme des modèles historiques avec ironie. Ainsi, le dévouement extrême de Zopyre semble étranger à Jacques Vingtras. Se sectionner le nez pour se présenter comme une victime de son roi, Darius, et gagner la confiance de l'ennemi babylonien en sacrifiant son intégrité physique témoigne d'une dévotion exceptionnelle, bien éloignée des aspirations du personnage. Il y a en effet bien loin entre ce génie militaire, qui obtient l'ouverture des portes de la ville convoitée par la ruse et facilite l'entrée des troupes de Darius, et les préoccupations de Jacques Vingtras : l'enfant, en proie à des souffrances morales, demeure insensible au dépassement de la souffrance physique par l'héroïsme. De fait, le lexique dépréciatif indique la nature égotiste des préoccupations qui sont les siennes : le jeune homme s'inquiète de l'image qu'il a de lui-même, il se dévalorise, se concevant comme « un simple filou », expression familière qui exprime ses soupçons d'imposture. Le verbe « voler », l'adjectif « malhonnête » révèlent le trouble dans lequel le plongent les concessions qu'il s'impose par rapport à une morale personnelle. De même, l'exploit de Scévola au début de la république romaine, qui lui vaut de sacrifier

sa main devant Porsenna, ne parle pas davantage à l'écolier. L'évocation de la partie de ces corps héroïques sacrifiée, ramène la grandeur du geste à une anecdote : ce « nez coupé », ou ce « poignet rôti », ôtent toute prestance à l'acte du perse ou du romain, la réduction de leur geste à un participe passé forçant la caricature.

L'impossibilité d'identification aux personnages antiques est soulignée par le contraste entre les détails prosaïques de la vie de Jacques ainsi que les événements exceptionnels qui scandent la vie des Grands. Ce dernier déclare en effet ne rien entendre aux mots « patrie » et « liberté », qu'il dit ignorer, la négation soulignant cet aspect. Par ailleurs, le quotidien des tâches ménagères comme « la vaisselle » et l'ennui s'opposent à « la vie romaine » telle qu'elle se présente dans les livres, orientée de son côté vers des questions patriotiques et vers la garantie de l'avenir de la Cité. De même, la maltraitance parentale, principal souci de l'enfant, ne s'accorde guère avec le souci de justice qui semble inscrit dans les textes étudiés ni avec la grande idée de « liberté ». L'évocation de la mère Gratteloux va dans le même sens : elle montre que le quotidien n'est pas aussi élevé ni esthétique que dans les livres. En somme, le souci du salut collectif n'a pas de sens lorsque le sort d'un individu ne trouve pas lui-même de quoi se réaliser. On le voit, l'opposition entre la vie concrète et la vie très abstraite des héros antiques fait échouer l'enseignement des humanités. Vingtras, à la suite des romantiques, associés à une certaine modernité, exprime un vœu qui sera celui de toute une génération : la jeunesse, à la suite de Victor Hugo, lutte pour la reconnaissance des singularités.

Outre cet aspect, l'enseignement des humanités échoue parce que les représentants de l'autorité, chargés de le transmettre, sont des contre-modèles, soit des figures défailtantes de transmission du savoir. Le passage met en effet en scène le paradoxe d'un bon élève qui n'aime pas l'école tant ses parents et enseignants, auxquels il relie le contenu de l'enseignement dans lequel il excelle, l'en dégoûtent. En effet, le savoir est quête d'« éloges » et non de sens. L'exigence parentale de réussite apparaît comme démesurée et la violence physique semble injustifiée et incohérente, tant les résultats de l'élève sont satisfaisants. Le texte souligne par ailleurs le peu de foi des maîtres, désignés par le pronom « eux », forme de distanciation qui permet de renforcer l'opposition entre la singularité de l'enfant et le caractère commun de ces enseignants qui tous se ressemblent et qui rient des embarras de l'enfant ; d'ailleurs, l'image des maîtres n'est guère plaisante : les voilà pourvus d'« une langue jaune, des lèvres crottées », apparence physique dégradée qui contraste avec l'excellence rhétorique visée et qui s'accorde mal avec la grandiloquence enseignée. D'ailleurs, M. Jaluzot, dont le nom de famille est fort trivial, ne se fait pas un problème de la difficulté exprimée par l'enfant : ne pouvoir se mettre à la place de Thémistocle est normal, Jacques n'étant pas pris au sérieux. Le mot « épluchures » témoigne du peu de cas que le maître fait de son enseignement qui semble usé et déprécié. La phrase « M. Jaluzot me répond par un éclat de rire comme s'il se moquait de Thémistocle » souligne la difficulté de l'enfant à interpréter la réaction du maître, la comparaison signalant l'écart entre l'exigence que s'impose l'enfant et le peu de cas qu'en fait le maître. Dès lors, sans la passion des représentants de l'institution ou de la famille, la transmission des humanités semble ne pas faire sens.

Ainsi, l'échec de l'enseignement des Humanités à Jacques Vingtras a plusieurs causes : c'est la difficulté à s'identifier à des personnages nés deux millénaires plus tôt, c'est l'affadissement de l'enseignement qui se réduit à appliquer des recettes stylistiques, c'est la faiblesse des figures de l'autorité qui conduisent à son étiolement.

■ Essai philosophique

S'instruire, est-ce renoncer à penser par soi-même ?

S'instruire, c'est apprendre. Les livres mais aussi les professeurs ou les savants peuvent être d'une aide précieuse pour atteindre ce but. La littérature, le cinéma ont su chanter leurs vertus en mettant en scène des personnages comme l'abbé Faria, l'initiateur d'Edmond Dantès, dans *Le Comte de Monte Cristo* (1844-1846) d'Alexandre Dumas ou encore Martin Eden, cet individu autodidacte né de l'imaginaire de l'écrivain Jack London, à moins qu'il ne s'agisse de son double, dans le roman éponyme (1909). Ce perfectionnement intellectuel nécessite par ailleurs des lectures, une forme de nourriture de l'esprit qui consiste à consulter des informations recensées par un ou plusieurs auteurs. On songe aussi à la fréquentation de lieux culturels susceptibles de faire découvrir les principales œuvres qui sont reconnues par une société et qui ont contribué à la reconnaissance de valeurs communes. Or, ces premières observations permettent d'identifier un problème. On peut penser en effet que l'on perd une forme d'autonomie en s'instruisant : n'est-on pas confronté à la subjectivité d'autrui, ne s'expose-t-on pas à être le jouet d'une idéologie politique désireuse de former le citoyen de demain en le sensibilisant à certaines représentations ? Pour autant, cela signifie-t-il qu'il faut chercher à s'instruire seulement par soi-même pour être autonome et que toute autre forme d'instruction contient le risque de penser comme les autres ? L'ensemble de ces questions mérite notre attention. En effet, même si le risque de ne pas penser par soi-même semble inhérent à toute instruction, aucun apprentissage ne semble possible sans une confiance accordée au préalable à des figures garantes d'un savoir.

En philosophie, on appelle hétéronome tout ce qui, chez le sujet, trouve son origine à l'extérieur de sa pensée et de sa volonté. Au contraire, il est autonome quand il parvient à se gouverner par lui-même. Au premier abord, on pourrait penser que l'instruction nous conduit vers l'hétéronomie car elle implique de nous lier, d'entrer en relation, de puiser notre savoir d'autres sources. Même lorsque nous pensons déduire un enseignement de notre propre expérience, nous le devons indirectement à un professeur qui a su nous montrer par le passé comment observer et sur quel objet reporter notre attention. Hegel poursuit ce raisonnement plus loin dans sa Lettre à Von Raumer du 2 Août 1816 en affirmant que, « [s]elon une erreur commune, une pensée ne porte l'empreinte de ce qui est pensé par soi-même que lorsqu'elle s'écarte des pensées d'autres hommes¹. » Ainsi, il faut se garder de croire que moins l'on pense comme les autres et plus on est autonome : c'est un préjugé. En réalité, ce chemin nous mène surtout à l'ignorance et à l'illusion. En effet, on peut se tromper soi-même, on peut ne pas voir que l'on est précisément victime du faux ou d'un mensonge. Le refus

1. Traduction de Jean Carrère (1990).

d’instruction n’est pas une garantie de sagesse puisque nous sommes susceptibles d’être pour nous-mêmes une source d’erreur. Ainsi, même lorsque nous voulons faire preuve de réflexion personnelle, nous le faisons toujours relativement à une matière qui implique la pensée d’autrui (un livre, une vidéo, un discours). Nos désirs, notre histoire, notre degré de maturité sont autant de facteurs qui nous empêchent de discerner.

On peut concéder néanmoins que l’instruction implique une part de contrainte et même de soumission. C’est sans doute l’expérience que vit l’élève dans cet extrait de *L’Enfant* de Jules Vallès. Un lieu d’instruction comme l’école, avec ses maîtres, sa discipline et une vie en collectivité peut être vécu comme un poids et même comme un fardeau qui empêche de déployer sa pensée propre et son originalité. Sur ce point d’ailleurs, le cinéma a su broder de belles intrigues. En témoigne *Le Cercle des poètes disparus*¹ ce film daté de 1998, qui présente une pension pour riches étudiants comme un univers carcéral, dans lequel les individus sont formés avec discipline à être la future élite du pays. Or, chaque enfant est un être singulier dont la subjectivité est en devenir, le statut d’adulte n’étant qu’un horizon, une perspective qui se révélera dans le futur. C’est pourquoi on peut craindre qu’une instruction dispensée de manière normative écrase ce que chacun pourrait apporter par sa sensibilité et son histoire. D’autant plus que, comme le rappelle René Descartes au tout début des *Méditations métaphysiques* (1641), on peut aussi recevoir des connaissances fausses. Un professeur peut sincèrement croire qu’il transmet une vérité alors même qu’il profère une erreur et qu’il fait naître une confusion dans l’esprit de son auditeur. Descartes dira ainsi que pour découvrir la vérité, il lui faut d’abord remettre tous les principes de ses connaissances en cause car il a tellement confondu le vrai et le faux qu’il lui est maintenant impossible de les distinguer nettement. Il doit donc douter d’absolument tout, de façon hyperbolique, pour se libérer des préjugés qui habitent son esprit.

Mais cette qualité du doute n’est pas un argument suffisant pour considérer que l’on peut se passer de l’instruction pour être autonome. Descartes le dira d’ailleurs lui-même : si l’erreur a pu venir des autres, elle vient au moins autant de lui. Le sujet peut littéralement se tromper, être à la fois le trompé et le trompeur dans la mesure où il peut être lui-même victime de l’illusion de savoir et ainsi nourrir en son for intérieur de fausses évidences. À ce titre, l’instruction est au contraire non pas ce qui va nous conforter dans nos idées mais plutôt nous aider à faire ce geste de remise en cause notamment en rappelant les limites de nos connaissances. Dans *La Crise de la culture*² (1961), Hannah Arendt définit ainsi l’objet et la pratique culturels comme ce qui nous arrache à un sentiment de confort. Ce qui cultive et instruit, c’est ce qui nous rapproche de ce qui suscite en nous un sentiment d’humilité et de respect. S’instruire, c’est ce qui nous arrache au confort de l’illusion de savoir, d’être à soi-même la source exclusive de toute connaissance. Si l’instruction doit se distinguer d’une soumission par laquelle on ferait disparaître sa propre subjectivité, ce qui est de toutes façons impossible, c’est parce qu’elle implique la réappropriation d’une connaissance. Cette dernière aura été reconnue précieuse et valable en amont par l’élève en situation d’apprentissage. Il y aura décelé son intérêt, le gain de compréhension du monde qu’elle lui offre, la facilitation de son insertion dans la vie sociale. C’est pourquoi dans son opuscule *Qu’est-ce*

1. Titre original : *Dead Poets Society*.

2. Titre original : *Between Past and Future*.

que les Lumières¹ ?(1784), Emmanuel Kant défend la liberté de la presse. Il faut que les connaissances circulent afin que chaque citoyen soit le plus éclairé possible, c'est-à-dire puisse exercer son jugement en dehors de tout individu qui prétendrait en être le tuteur. Plus précisément, ce qui fait d'un homme non pas seulement, dans le langage de Kant, un mineur mais bien un majeur, c'est sa capacité à se gouverner par lui-même et non à remettre son jugement et son pouvoir de choisir à d'autres. L'une des premières exigences de l'autonomie est donc cette capacité à d'abord penser contre soi, être au contact de connaissances qui nous rappellent notre ignorance et donc le besoin de continuer de penser. C'est pourquoi l'instruction est si fondamentale dans l'acquisition de l'autonomie.

S'instruire n'est donc pas renoncer à penser par soi-même. Au contraire, c'est la condition de possibilité de toute véritable autonomie puisque l'individu devient capable, dans son parcours personnel, d'identifier les limites de ses connaissances afin d'en acquérir davantage ; s'instruire donc.

Que retenir de la lecture de l'extrait proposé ?

■ Une distinction entre apprentissage AUTONOME et apprentissage HÉTÉRONOME

L'apprentissage hétéronome consiste à recevoir un enseignement d'autrui. L'apprentissage autonome consiste à acquérir des compétences par sa seule initiative.

Les deux apprentissages ne s'opposent pas : ils sont complémentaires. Apprendre par soi-même est une vraie richesse. Mais cette attitude gagne à être complétée, confrontée à la pensée d'un individu qui enseigne, ne serait-ce que pour éprouver son savoir, l'enrichir et le dépasser. L'apprentissage n'est un vrai progrès que s'il est synonyme d'une remise en cause constante, d'un dialogue.

■ Une distinction entre IMITATION et CRÉATION

Longtemps fondés sur l'imitation des Anciens, soit les auteurs grecs et latins, les exercices proposés dans le cadre scolaire ont évolué au fil du temps. À une conception de l'**appropriation d'une culture** fondée sur l'imitation, on oppose la création, acte qui consiste non pas à **recomposer** mais à s'investir personnellement dans ses productions ; la nécessité d'affirmer son originalité dans le cadre des apprentissages finit par s'imposer.

■ La PÉDAGOGIE est une discipline scientifique qui consiste à concevoir différentes stratégies pour inculquer des savoirs et des savoir-faire aux élèves.

Un exemple de personnage qui questionne l'instruction reçue

■ Le Suicidé dans *Le Dernier chapitre*² (1923), de Knut Hamsun

Dans ce roman qui réunit au même endroit des personnages issus de milieux différents venus soigner leur mal, la tuberculose, l'auteur norvégien Knut Hamsun met en scène un débat contradictoire sur l'instruction publique. L'un

1. Titre original : *Beantwortung der Frage : Was ist Aufklärung ?*
2. Titre original : *Siste Kapitel*.